

The most careful inventory of names of authors and writings, as well as of Biblical quotations, seemed necessary for proving Cantemir's vast culture.

One of the sources that inspired Cantemir is the Unitarian Andreas Wissowatius, a leader of the Polish Brethren of Raków. It is strange indeed to find a theologian from the Protestant camp as having been used by an Orthodox moralist. From Wissowatius, Cantemir borrowed a lot of quotations: references to Aristotle, Plato, Augustine or Bernard de Clairvaux were only indirect ones. The Book Two of the *Divan* has a good deal of passages taken from a Latin source which was not yet identified. The Arabic version, as it is rendered through the English translation, usually follows faithfully the Romanian original. However, some chapters have been shortened, while others include lengthy developments. As an instance of misinterpretation, in I, 77, instead of „the Cretan jail”, it should have been „the Cretan labyrinth”. We do not know if another error can be ascribed to the Arabic translator or is only a misprint (I, 64); to indicate the date of the book, the author says: „almost seven thousand two hundred and *seventy* years have passed” since the Genesis, but the real figure had been 7207, that is 1699 according to the Byzantine era.

The idea of using the Wallachian presses for printing religious books in Greek and Arabic for the Melkite Christians was becoming more and more attractive during the first years of the 18th century. Athanasios Dabbas addressed Brâncoveanu in the following terms: “We, from the extremity of the Earth, having heard about your virtues, ran and made haste to come to this happiest of all countries”. Or, in the dedication of a liturgical book printed at Snagov: “The nations will tell about your wisdom, the Church will sing your praise, the poor people of the Orient, the people of Arabia and the holy clergy are blessing your divinely-gifted intelligence and your noble mind...for they have never received such a gracious charity since the days of the Christian emperors” (Gheorghe M. Ionescu, *Influența culturalei grecesci în Muntenia și Moldova*, Bucharest, 1900, pp.51, 54–55). In the history of cultural contacts between South-Eastern Europe and the Christian Orient, Cantemir's book has a considerable importance and deserves the wider audience it may acquire now that it is translated into English.

Andrei Pippidi

CONSTANTIN PAPOULIDIS, *Analecta Balcano-Russica*, Kyriakidis Brothers s.a., Thessalonique, 2005, 255 p.

Le nouveau volume de Constantin Papoulidis, ex-Préfet régional au Mont Athos et ex-Directeur adjoint de l'Institut d'Etudes Balkaniques de Thessalonique, réunit 23 études publiées antérieurement par l'auteur entre 1968 et 2001, dans les langages et leur forme initiale. Selon l'affirmation de l'auteur, dans ce volume sont présentées des études portant plutôt sur un aspect balkano-russe que greco-russe qui furent publiées dans des revues grecques et étrangères ou dans des volumes collectifs.

L'ordre des études est celle chronologique de leurs sujets et non celle de leur publication. Les sujets couvrent les XVII^e – XX^e siècles.

Le volume débute avec une brève incursion dans l'histoire des relations entre les monastères de Kievo-Pečerska et celles du Mont Athos et il continue avec une étude dédiée aux *Traductions grecques de la préface de Saint-Cyrille à l'Evangile et de la prière en forme d'abécédaire acrostiche de Constantin le prêtre*.

Très intéressante est la découverte par Constantin Papoulidis d'une nouvelle version grecque de l'histoire du faux Démétrios, tzar de Russie, différente de celle publiée initialement à Venise en 1612 et republiée par B. Knös en 1962. Le nouveau texte fait partie du manuscrit 710 du monastère Iviron du Mont Athos et il se trait d'une brève description des événements toute différente du texte littéraire et poétique de l'édition de 1612, appartenant à l'archimandrite Matthieu Kolitzidis.

Constantin Papoulidis suggère comme lieu de provenance du manuscrit, faute d'indications précises, tant le Mont Athos que la région transdanubienne. Peut-être qu'une analyse paléographique des deux photos annexées par l'auteur (pp. 36–37) du manuscrit Iviron 710 pourrait offrir plus d'informations sur sa provenance.

Quelques études sont dédiées à des personnalités comme le patriarche Ignace de Moscou (1605–1606, 1611), dont l'origine chypriote y est discutée ; Arsène le Grec, proche collaborateur de patriarche russe Nikon (1652–1667), le patriarche œcuménique Séraphim II (défenseur du « plan gre » de Catherine II) et ses relations avec les Russes; le « starets » Païssy Velitchkovsky (1722–1794), le célèbre protagoniste du renouvellement spirituel dans l'espace du monachisme est-européen.

Une brève note présente la description du manuscrit 126 de la collection de l'ancien Institut Archéologique Russe de Constantinople. Le texte mentionne le métropolite Théodose d'Hongro-Valachie et le voïvode Constantin Brancovan.

Un récit sur le baptême des Russes dans deux manuscrits de XVIII^e siècle du monastère d'Iviron du Mont Athos, donne à l'auteur l'occasion de constater que, dans le contexte de l'implication politique de la Russie dans les Balkans et de la naissance de l'idée de la restauration de l'Empire byzantin, est relancé l'intérêt pour la narration du baptême des Russes par les Grecs: « les Russes qui vont libérer les Grecs du joug ottoman, sont redevables à ces derniers de leur baptême, de leur entrée dans le christianisme même ».

En analysant le renouveau monastique au XVIII^e siècle, l'auteur fait l'intéressante remarque que, tandis qu'il y avait à l'époque deux tendances, l'une occidentalisante et l'autre conservatrice, c'est la tendance conservatrice qui provoque le renouveau et manifeste une attitude « œcuménique ». Dans le cadre de cette attitude, l'auteur souligne l'emploi par Saint Nicodème l'Hagiorite (1749–1809) des deux ouvrages appartenant à la spiritualité occidentale qu'il adapte pour le monde grec. Il s'agit de *Combat spirituel* du théatin L. Scupoli (devenu *Le combat invisible*) et des *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola. L'auteur examine ensuite une fois de plus la personnalité de Païssy Velitchkovsky et les diverses éditions slaves, grecques, roumaines et occidentales de la *Philocalie*. Une troisième étude sur la même période concerne *Les Collyvistes et le Païssianisme*. En analysant le mouvement dit « des Collyvistes », marqué par la renaissance de l'hésychasme et un attachement profond à la tradition ecclésiastique, Constantin Papoulidis évoque les figures du Saint Nicodème l'Hagiorite (1749–1809), Macaire de Corinthe (1731–1805) et Athanase de Paros (1723–1803). Le dernier est considéré par l'auteur, en citant L. Petit, comme « le meilleur théologien grec de la fin du XVIII^e siècle, après Eugène Boulgaris » (p. 120). Pendant la crise collyviste, beaucoup de moines furent expulsés d'Athos. Certains d'entre eux passèrent dans les îles grecques et d'autres dans les pays roumains. Macaire de Corinthe, dans la première édition de son ouvrage sur la fréquente communion (Venise, 1777), mentionne sa présence, à côté d'autres moines « à Coroni (Braşov), ville de Transylvanie », qu'il nomme ensuite « Μπαρσοσόβον ». À Braşov ils furent blâmés par le hiéromoine qui était le curé orthodoxe de la ville.

À son tour, Théodoret le Lavriote mentionne la présence « en Dacie » de Néophyte le Cavsocalivite, autre figure importante du mouvement.

Pourtant, Constantin Papoulidis ne considère pas qu'il y ait eu une influence de Nicodème l'Hagiorite ou « des Collyvistes » sur Païssy Velitchkovsky. Il accepte seulement une influence indirecte « des Collyvistes » qui ont « servi au vénérable Païssy Velitchkovsky pour connaître les textes hésychastes qui furent traduits par lui et servirent à la seconde renaissance du monachisme roumain et slave » (p. 123). L'auteur ne pense pas comme Georges Florovsky que Païssy Velitchkovsky ait été un simple traducteur, mais une personnalité qui a eu une incontestable influence sur le monde roumain et slave. Intéressante est aussi l'affirmation de Constantin Papoulidis que Païssy « est devenu le propagateur de la langue grecque dans les Pays Roumains » (p. 123), en citant la véritable « école de traductions du monastère de Neamţ ». L'auteur observe que « Païssy Velitchkovsky n'était nullement préoccupé par les questions nationalistes; il s'intéressait aux sources des Pères de l'Église et ne croyait pas mettre en péril son patriotisme du fait de la langue grecque » (p. 124). En conclusion, l'auteur pense qu'il y a des similitudes entre le « païssianisme » et le mouvement athonite « des Collyvistes ».

La politique balkanique de la Russie est abordée par Constantin Papoulidis dans un nombre d'études en insistant sur l'emploi des Grecs par le Ministère des Affaires Étrangères de la Russie impériale. L'auteur présente l'activité des personnalités comme Gabriel Catacazy, membre d'une famille originaire de Mani et émigrée à Kichinev en 1770, Alexandre Stourza (1791–1854), Jean Capodistria (1776–1831), Nicolas Vouïdis, Spyridon Detsounis (1782–1884) etc. « Les autorités russes préfèrent envoyer des Grecs, orthodoxes, comme représentants dans les Balkans et généralement en Méditerranée orientale » remarque l'auteur (p. 168).

Une étude de synthèse s'arrête sur les Grecs de Russie au XIX^e siècle et au début du XX^e (p. 187–221). À côté des grandes communautés grecques de Nijni (Niežin), de Marioupol, et d'Odessa, il y avait des communautés grecques organisées également dans les villes: Ekaterinodar (Krasnodar), Anapa, Bakou, Batoum, Gelentzik, Yalta, Eupatoria, Feodossia, Kertch, Kisinov (Chişinău), Krimaskaïa, Maïkop, Novorossisk, Poti, Rostov, Sébastopol, Simferopol, Taïganio (Taganrog), Touapse, Tiflis et Kherson tandis que d'autres villes comptaient un grand nombre de Grecs sans avoir des communautés organisées: Moscou, Saint-Petersbourg, Kiev, Nikolaïev, Reni et Ismail. Une grande partie de ces villes avait une église ou une école grecque.

L'auteur fait aussi une liste des plus importantes familles grecques du monde des affaires de la Russie du XIX^e siècle (à Kishinev/Chişinău sont mentionnés les frères Tsouflis). Pour les communautés grecques de l'espace roumain et russe l'auteur a employé un ouvrage moins connu paru en grec à Brăila, en 1900, D. Metaxas-Laskaratos, *Ἑλληνικαὶ Παροικίαι Ῥωσσίας καὶ Ῥωµονίας*. L'étude sur les Grecs de Russie est finalisée par quelques considérations sur la question linguistique grecque dans l'Union Soviétique pendant les années '20 et '30 du XX^e siècle. Il n'est pas étonnant qu'à l'époque une réunion des associations grecques décide l'abolition de l'enseignement de la langue « savante » (katharevousa) en faveur de la langue démotique. Comme la majorité des Grecs de l'Union Soviétique était originaire du Pont, il y avait aussi des propositions plus audacieuses soutenant qu'il fallait enseigner le parler du Pont. Une grammaire de ce parler rédigée dans une bizarre graphie phonétique et un système sans accents a été publié par K. Topcharas en 1932 à Rostow.

L'étude sur Pierre Ivanovič Sévast'janov (1811–1867) et ses collections présente l'activité de ce savant russe au Mont Athos pendant cinq missions successives. Financées par l'Académie des Sciences de Russie, ses missions ont eu le but d'identifier, dessiner ou photographier des monuments architecturaux, des fresques, des icônes, des documents des couvents du Mont Athos. Une collaboration de Sévast'janov avec l'évêque Porfyrij Uspenskij, célèbre pour ses recherches athonites, ne s'achève pas. Mais les résultats des missions de Sévast'janov sont très riches (plus de 5400 copies et photographies) et demeurent encore inédits dans les archives de Moscou et Saint-Petersbourg (Constantin Papoulidis nous offre une liste de manuscrits et des collections où ces manuscrits se trouvent). Surtout les photographies (daguerréotypies) sont parmi les premières copies de manuscrits par cette nouvelle méthode. La valeur de la collection photographique de Sévast'janov est d'autant plus grande qu'elle peut contenir des reproductions d'objets ou de manuscrits désormais perdus ou détériorés.

Le livre de Constantin Papoulidis offre aux chercheurs des relations greco-russes et aux balkanistes, non seulement une série des études bien documentées, mais aussi des directions de recherche, en signalant d'manuscrits, des documents et des collections inédites.

Mihai Țipău

RAIA ZAIMOVA, *Voyager vers l'« autre » Europe. Images françaises des Balkans ottomans, XVI^e–XVIII^e siècles*, Les éditions Isis, Istanbul, 2007, 228 p.

Isis, la maison d'édition que M.Sinan Kuneralp a porté au rang de foyer intellectuel pour toute la région des Balkans, vient de publier un ouvrage dont l'utilité sera reconnue par les historiens du domaine ottoman, surtout s'ils s'intéressent aux rapports de la Porte avec la France. Le livre se présente comme une étude d'imagologie. Il est plus que cela, parce que, avec une érudition à laquelle